QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

ÉPÎTRE (Gal, V)

"Ne vous y trompez pas : on ne se joue pas de Dieu."

ÉVANGILE (Lc, VII)

"Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi !"

HOMÉLIE (le style parlé a été conservé).

Au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, ainsi soit-il.

Mes frères, mes sœurs, les lectures, et plus spécialement l'enseignement de Saint Paul, en ce quinzième dimanche après la Pentecôte, nous offrent une leçon d'équilibre de notre vie chrétienne : équilibre de ce que devrait être notre attitude dans l'examen de nos propres actes, à travers notre conscience, certes, mais également l'attitude que nous devrions avoir envers nos frères et sœurs dans le Christ.

En effet, Saint Paul nous dit de porter les fardeaux les uns des autres. Pourquoi ? Parce que, s'il est très bien de passer beaucoup de temps à redresser les autres lorsqu'ils chutent, le danger serait de se mettre à trop observer les défauts les autres, de devenir des sortes d'espions, dans une démarche qui illustrerait l'image de la paille et de la poutre ; car, en observant les autres de la sorte, nous serions tôt ou tard coupables d'une curiosité mal placée, peut-être même un peu malsaine.

Par exemple, vous trouverez toujours des gens pour critiquer les prêtres, pour relever leurs défauts et leurs faiblesses, sans toujours beaucoup de discernement, voire de charité.

Bien sûr, il est normal que les fidèles soient exigeants quant à la conduite de leurs prêtres. Tout le monde sait que la meilleure façon de prêcher est par l'exemple. Toutefois, certains – qui ne mettent d'ailleurs jamais les pieds au confessionnal ! – ont parfois tendance à oublier que le prêtre est, comme eux, un pauvre pécheur qui doit lutter contre les défauts et les faiblesses de son tempérament, tout en assurant le plus dignement possible son sacerdoce avec l'aide de Dieu.

Que ceux-là prennent garde de ne pas négliger leurs propres actes, leur propre âme ! Pour éviter cela, il convient de faire régulièrement son examen de conscience – dans l'idéal, tous les jours pendant la prière du soir, en s'aidant du Décalogue si nécessaire.

Les gens qui vous disent n'avoir jamais aucun péché sur la conscience se trompent et s'illusionnent eux-mêmes. Allons ! Jamais une impatience ? Jamais un mot plus haut que l'autre ? Jamais un mouvement de colère ? Jamais un jugement téméraire ?... Et le fait de se croire parfait, c'est bien ?

Ce ne sont que des pécadilles ? C'est seulement véniel ? Mais savez-vous que, si l'on y persévère et que l'on s'y entête, l'union morale de plusieurs petits péchés peut constituer une matière grave ?

Ah ! Saint Bernard avait bien raison de dire : "Le Créateur a donné un livre à chaque homme : c'est sa conscience. Il faut le feuilleter souvent, car c'est le seul de votre bibliothèque que vous emporterez dans l'éternité."

En outre, à nous tous, chrétiens, Saint Paul recommande de porter les fardeaux les uns des autres. C'est-à-dire qu'il faut accepter l'aide, ce qui n'est pas toujours facile.

Quand on prend l'habitude d'être dans la position de celui qui aide, nous pouvons développer des résistances, faites toutes d'orgueil, à l'aide que l'autre peut nous apporter. Et pourtant, c'est extrêmement important : nous avons besoin les uns des autres. Pour prier, pour méditer l'Écriture, pour nous soutenir dans la foi. C'est un grand trésor. L'autre est un grand trésor. Celui qui a dit – Jean-Paul Sartre, pour ne pas le nommer – que : "L'enfer, c'est les autres", a commis une grande erreur et a proféré là quelque chose de scandaleux.

Non : l'enfer, c'est de se regarder le nombril. C'est l'enfer du narcissique. Le démon est face à lui-même : il ne fait confiance à personne, ne parle avec personne. Le démon n'a pas d'amis, il n'a que des esclaves. Bien sûr, l'enfer est bien pire que le seul égoïsme... c'est cela, plus tous les autres vices et tous les autres péchés. Mais dans l'égoïsme, n'en doutez pas, il y a une petite partie de l'enfer.

Pour autant, Saint Paul développe un autre axe de réflexion, selon lequel nous avons à vivre notre vie, personnellement ; rendre compte de nos actes et tirer satisfaction, éventuellement, de nos propres actes vertueux – bref : ne pas vivre par procuration.

Et c'est là que nous voyons se développer le magnifique équilibre de la vie chrétienne : d'un côté, il faut accepter l'aide de l'autre et apporter une saine attention à ce qu'il fait ; mais sans jamais oublier que nous sommes nés et que nous mourons seuls devant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce sont nos actes, à nous personnellement, et de l'amour que nous aurons porté à Dieu, dont nous devons, alors, rendre compte.

Il ne suffira pas de dire : "Oui, mais j'étais le meilleur ami d'un Saint !" ou bien : "Oui, mais j'ai dénoncé beaucoup d'erreurs chez les autres"... Car il nous sera répondu : "Mais toi, qu'as-tu fait ?"

L'enseignement de Saint Paul est toujours, dans sa richesse, d'une très grande portée pratique. Saint Paul parle de donner une part de nos biens à celui qui nous enseigne, de façon à lui rendre grâce. Nous, chrétiens, pouvons dire à Notre-Seigneur Jésus-Christ : "C'est ma vie, Seigneur, que je vous donne. Et c'est bien peu de chose, car votre amour, Seigneur, est sans limite."

Nous voyons Notre-Seigneur Jésus-Christ, aujourd'hui, dans le récit que nous rapporte l'Évangile, rendre la vie à un jeune homme, fils d'une veuve et mort selon la chair... Or, si nous mettons cela en perspective avec l'épître de Saint Paul, nous voyons que celui qui cherche uniquement les gains matériels, charnels, se trompe, car tout cela passe et trépassé. Dans un autre enseignement, il nous est dit qu'un athlète court pour avoir une couronne, certes, mais une couronne périssable, tandis que le chrétien, lui, l'athlète de Dieu, court pour la couronne de la vie éternelle.

Notre-Seigneur est la Voie, la Vérité et la Vie : il nous donne la vie. Il réinstalle ce jeune homme dans la vie ; il le peut, il en a le pouvoir en tant qu'auteur même de la vie.

Interrogeons-nous : à quel point, nous-mêmes, à cet instant, nous ressemblons à ce jeune homme mort ? A l'intérieur de nous, y a-t-il une jeunesse morte ?

Nous disons, lors des prières au bas de l'autel, ces magnifiques versets du Psaume 42 : "Introïbo ad altare Dei / Ad Deum qui laetificat juventutem meam", soit : "J'irai à l'autel de Dieu / Du Dieu qui réjouit ma jeunesse". C'est de notre âme, mes frères et mes sœurs, qu'il s'agit ici.

A quoi ressemble maintenant notre âme ? Ressemble-t-elle à cette jeunesse morte ?

Dans ce cas, précipitons-nous au-devant de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est tout le temps là pour nous, dans la prière, et il se fait réellement présent, à chaque Messe, où nous pouvons le recevoir et vivre de sa vie divine, comme lorsqu'il nous dit : "Celui qui vit en moi, je vivrai aussi en lui." Notre-Seigneur nous a offert sa vie lors du plus important événement de l'histoire du monde, la Passion, et il nous l'offre encore, à chaque Eucharistie !

Nous pouvons parfois nous dire : "Comme j'aimerais revenir à l'époque où ont eu lieu les miracles dont l'Évangile nous donne le récit, de façon à pouvoir rendre grâce comme les foules !" Mais qu'est-ce que la Messe, si ce n'est un miracle chaque fois reproduit, par pure bonté de Dieu envers nous, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ investit complètement les espèces consacrées et change leur substance en sa substance à lui, pour nous !

C'est là, mes sœurs et mes frères, une occasion de louange sans limite, une occasion de dire à Notre-Seigneur Jésus-Christ à quel point notre amour, si imparfait soit-il, lui est acquis ; car, si une seule certitude doit animer votre vie à chaque instant, c'est que lui, d'une façon indéfectible, invincible, nous aime !

Au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, ainsi soit-il.

+Mgr Mikaël Petit